

### cinquième biennale de paris

Parmi les Travaux d'équipe présentés à la Biennale, il y en avait un qui, sans être d'une originalité et d'une qualité particulières, a quelque chose d'exemplaire — par son thème, par son titre même, « Le Déconditionneur ». Etudié et présenté de manière encore sommaire, c'est le projet d'une cabine à transformation dans laquelle un citoyen, victime des chocs et des frustrations de son milieu de vie, recevrait « une brève et intense thérapie audio-visuelle programmée ». En somme, une cure de beauté pour l'être profond, une rééquilibration affective et nerveuse par irradiation de forme, de lumière et de son... Le peintre Bellegarde a déjà étudié ces problèmes, on le sait, avec des médecins. Il n'y en a pas dans l'équipe pluridisciplinaire du « Déconditionneur » dont fait partie Rougemont, celui-là même qui, cet été, a accroché ses toiles parmi les voitures, au magasin Simca des Champs-Élysées... Conditionnement, déconditionnement?... L'art présent, celui qui rejette l'obédience stricte au « tableau », la fermeture de l'œuvre sur elle-même, le compartimentage des disciplines, l'art présent qui rejette le classique rapport individualiste création-consommation, joue avec notre civilisation absorbée par la technique — qui le fascine — une partie ambiguë.

C'est dans ce contexte, pour le meilleur ou pour le pire, que l'essentiel se passe désormais. La vieille querelle de l'homme et de la machine, certes, n'est plus de mise ; mais que tout ne soit plus qu'une immense machine, et nous pris dedans, voilà qui est d'actualité : à ce qu'on nous donne à voir, il y a double raison d'ouvrir l'œil.

La seconde raison, c'est l'émerveillement : aux heures, particulièrement, où afflue un public complice, la Biennale est une fête, un remarquable lieu d'activation, à la fois réalité et mirage passionnants offerts à un monde privé par nature d'art vivant.

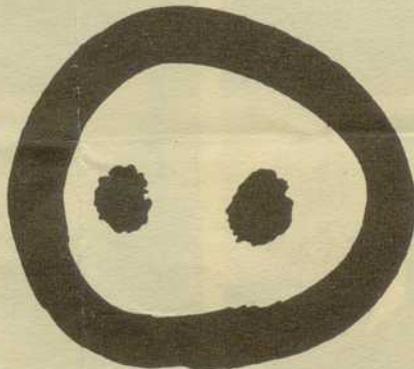
Car l'art, ici, cesse d'être la révélation du croyant — l'esthète. On a le maximum de chances d'en éprouver directement la nature, à l'inverse de ce qui se passe dans les Salons où l'on vient plutôt chercher, en matière d'objets culturels, une « documentation ». La Biennale de Paris me semble même avoir un pouvoir autrement stimulant que son aînée vénitienne, en tant que manifestation des jeunes artistes — de 20 à 35 ans. À cet âge, on n'imité ni plus ni moins qu'à d'autres, et on invente plus : d'où l'exubérance des propositions qui se pressaient et s'enchaînaient depuis le crasseux patio du Palais de New York jusque dans les trois étages de bizarre dédale du Musée municipal — dont les collections s'étaient éclipsées pour la circonstance. Locaux un peu grotesques, imprévus, approximatifs, ...en fait, parfaitement utilisables et pas trop mal utilisés : pas de muséographie froide, plus de badigeons provisoires que de marbres, tout joue en faveur du désordre joyeux des circuits, de la surprise, de la découverte. Le grave défaut est dans une certaine exigüité de l'ensemble pour recevoir près de 1 500 œuvres, dans son exigüité certaine pour accueillir un public à la mesure de l'agglomération parisienne. Ne parlons pas des salles et auditorium minuscules réservés à la musique, les spectacles, les colloques...

Notre art a connu depuis soixante

ans plusieurs opérations de « table rase ». Celle de Dada reste trop rarement vivante en tant que facteur de liberté créatrice, aboutit trop souvent à de nouveaux poncifs. Il en est une autre qui se manifestait à la Biennale sous la forme de quatre grandes toiles à éléments géométriques d'une banalité et d'une pauvreté parfaites, de projections au plafond d'images photographiques de la réalité, et de la mise au point suivante au magnétophone : « L'art est illusion de liberté, illusion de présence, ... de merveilleux, de nature... (etc...), pas la peinture de Buren, Mosset, Parmentier, Toroni ; l'art est distraction, l'art est faux, la peinture commence avec B., M., P., T. ». Les quatre mousquetaires rigoristes, récusant tous les Salons, s'étaient déjà retirés en fanfare de celui de la Jeune Peinture, il y a neuf mois. La parturition est un peu décevante et si la position n'est pas sans force, si le quasi « non-peindre » préserve de tous errements, il garantit aussi de toute création.

Ailleurs, on se trompe, on s'illusionne, on fabrique parfois de l'aliénation au lieu de liberté — telle est la vraie question —, et de temps en temps sans aucun doute on avance, on crée. Mais pratiquement plus dans les modes « traditionnels » : les jeunes peintres, par exemple, sont de moins en moins désireux ou de moins en moins capables de faire passer une vision du monde, un résumé de l'être dans les limites du tableau considéré comme champ de l'imaginaire — opération dont la réussite, bien sûr, a toujours été l'exception, la règle étant plutôt d'aboutir au simple reflet décoratif.

La délectation intime, à un niveau qui, plus ou moins, est celui du sentiment, fait place à la stimulation psychosensorielle, au niveau si l'on veut d'une intimité « esthétique » (pour ne pas dire esthétique). C'est le cool, le minimal art qui combine le purisme géométrique (dont l'aspect fonctionnel très 1920 fait quelques réapparitions bien inutiles) à toutes les suggestions naturalistes, toutes



Sigle de la V<sup>e</sup> Biennale de Paris.